

A movie poster featuring a young woman with long, light brown hair in a thick braid, wearing a dark green sweater. She is looking back over her shoulder with a somber expression. The background is a dark, atmospheric scene with a stone building on the left and a wooden structure on the right. The sky is overcast and grey. The overall mood is mysterious and dramatic.

VLADARG DELSAT

RETROUVER
SON NOM

Vladarg Delsat

Retrouver son nom

© Vladarg Delsat, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2037-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre premier

Le métal froid

Aline Paris

En réalité, je m'appelle Aliona Parchina. Mais maman a épousé un Français et a francisé mon prénom pour que je passe inaperçue à l'école. Même si, à mon avis, en Suisse, tout le monde s'en fiche. Enfin, ce qui est fait est fait : maintenant, je suis Aline. Pourtant, Elena aurait été plus logique. Seulement, j'avais sept ans, on ne m'avait pas demandé mon avis, et maman... Bref, mieux vaut ne pas la contredire. Alors je n'ai rien dit. Après tout, qu'est-ce que ça pouvait me faire ?

Jacques n'est pas mon vrai père, mais il m'aime et s'occupe de moi comme si j'étais sa propre fille. Résultat : j'ai fini par devenir une vraie petite peste. Une enfant gâtée, quoi. Du moins, c'est ce que je pense aujourd'hui. À douze ans, je ne m'en rendais pas vraiment compte, jusqu'au jour où j'ai été invitée à entrer dans une école un peu spéciale. Au début, quand j'ai entendu parler d'une « école de sorcellerie », j'ai été surprise. Ça ressemblait surtout à une plaisanterie. Des romans de fantasy pour gamins, j'en avais lu, évidemment.

Mais je n'arrive même pas jusqu'à cette école...

Herr Schlosser était venu chez nous. Il m'avait expliqué qu'en Suisse, les écoles organisaient des excursions pour les élèves de notre âge. Bon, ça, je le savais déjà. Mais à douze ans, on commence aussi à étudier l'histoire du nazisme, et là, les excursions ne ressemblent plus aux autres. Et comme je suis une sorcière, je devais connaître certaines règles de sécurité, pour éviter de mauvaises surprises. Sauf que je ne l'écoutais que d'une oreille... Quelle idiote ! Une idiote finie... Qu'est-ce que ça m'aurait coûté d'écouter quelqu'un qui savait de quoi il parlait ?

Hier, on nous a annoncé une excursion quelque part dans le nord de l'Allemagne. Et aujourd'hui, nous voilà partis. Le car est confortable : il y a des toilettes et même une télévision. Moi, pourtant, je m'ennuie. Je n'ai presque pas écouté ce qu'on nous disait sur notre destination. J'ai seulement retenu que c'était obligatoire. Bon, si c'est obligatoire... Je m'en fiche.

Nous arrivons dans une petite ville quelconque, sans rien d'intéressant, puis on nous laisse « nous promener ». Tiens, se promener, voilà une idée ! Je file

vers un parc. Il n'y a pas grand monde, juste quelques statues qui ne m'intéressent pas. Enfin, celle qui représente une fillette, les bras levés comme pour se protéger de quelque chose, est plutôt sinistre. Mais je m'ennuie, c'est tout, et j'ai envie de rentrer. Voilà toute une journée qu'on voyage. Je traîne les pieds et donne des coups de pied dans tout ce que je trouve sur mon chemin : des pierres, ou peut-être même des os. N'importe quoi ! Qu'est-ce que des os feraient ici ?...

Je porte une robe. C'est l'été et maman a insisté pour que j'en mette une, même si j'aurais été plus à l'aise en jean. Mais maman a reçu une éducation sévère : si je lui désobéis, elle peut me tirer par la tresse ou me donner une bonne correction sur les fesses. Alors j'ai peur de lui tenir tête. Et puis, chercher les ennuis pour une robe ? Tant pis ! Quand je serai grande, je partirai vivre loin d'elle. Là-bas, elle ne pourra plus m'atteindre.

Soudain, j'aperçois dans l'herbe un petit disque de fer, un peu comme un smiley. Je me penche pour le ramasser.

Ce que Herr Schlosser nous a dit ? Complètement oublié.

Au début, il ne se passe rien.

Puis, quand j'essaie de réchauffer dans ma main ce métal qui reste étrangement glacé, un coup violent dans le dos me jette par terre. J'entends un sifflement, et une douleur encore plus terrible me brûle le dos. Je me retrouve dans la boue sans même avoir le temps de crier.

— Aufstehen ! lance une voix furieuse. Quelqu'un m'empoigne et me relève.

— Ne reste pas par terre, ils vont te battre ! me dit une femme en français.

— Mais pourquoi ?! dis-je en apercevant à travers mes larmes celle qui vient de m'aider.

— Parce que tu es par terre.

La Française n'a visiblement pas le temps de m'en dire davantage. Elle me soutient, puis j'entends un autre cri furieux et le grondement d'un chien, suivi d'un hurlement atroce, un hurlement qui n'a plus rien d'humain.

Je me retrouve au milieu d'une foule d'enfants et d'adultes. On nous pousse en avant à coups de bâton, des coups qui font horriblement mal. La panique me gagne. Qu'est-ce qui se passe ?! Qu'est-ce qui nous arrive ?! Pourquoi nous traite-t-on comme ça ? Je regarde autour de moi, autant que je le peux, mais je ne

vois plus ni le parc ni les statues. Seulement des chiens qui tirent sur leurs laisses et semblent vouloir me planter leurs crocs dans le corps, et des femmes toutes habillées de noir, qui me regardent comme maman quand elle est en colère.

Autour de moi, il y a des femmes, des jeunes filles et même des enfants. Il y a des fillettes beaucoup plus petites que moi ! On nous mène quelque part comme du bétail, sans cesser de nous hurler dessus et de nous frapper, comme si ça leur faisait plaisir. J'ai tellement peur que je ne trouve même plus les mots. Enfin apparaît une sorte de hangar très long, ou bien... comment ça s'appelle déjà ?... Un baraquement, voilà ! À l'intérieur, il y a des tables et rien d'autre. J'entends un nouvel ordre, mais je ne le comprends pas.

Autour de moi, les gens commencent à se déshabiller à toute vitesse. Moi, je reste figée, incapable de comprendre pourquoi ils font ça.

— Dépêche-toi d'enlever tout ce que tu portes ! crie la Française.

Mais moi, je ne veux pas !

Pourquoi faudrait-il se déshabiller, complètement nue, en plus ? Jamais ! Oh... Une fillette qui a tardé à obéir reçoit des coups si violents que le sang éclabousse tout autour d'elle. C'est épouvantable ! En voyant une femme en noir s'avancer vers moi avec un sourire avide, je me mets fébrilement à déboutonner ma robe. Mais elle ne s'en va pas. Elle attend quelque chose, et son sourire me glace d'horreur. Alors j'enlève vite tous mes vêtements, comme les autres femmes autour de moi.

Je ne comprends toujours rien à ce qui se passe, mais je ne veux pas me faire battre.

Soudain, un coup de feu retentit. Cette fille, une enfant encore, ils viennent tout simplement de l'abattre ! Je veux hurler de terreur, mais un violent coup de bâton dans le ventre me coupe le souffle et manque de me faire tomber. Un autre coup, sec et cinglant, sur mon dos nu me précipite vers la foule de femmes et de filles, nues elles aussi.

On nous rase la tête, puis on nous pousse sous des douches d'où coule une eau glaciale. Ensuite... ensuite, on m'attache à une sorte de fauteuil qui m'oblige à écarter les jambes, et on me fait très mal. Je hurle à cause de cette douleur, tout en bas du ventre, et on me frappe au visage pour me faire taire. D'ailleurs, je ne suis pas la seule : partout autour de moi, les femmes crient, hurlent, pleurent.

Puis on me donne une robe rayée, mais pas de sous-vêtements. Quand je pose

la question, je reçois une telle gifle que je perds connaissance un instant. Pire encore que cette robe, il y a les sandales en bois, terriblement inconfortables. Mais cette fois, je n'ose plus rien dire.

Puis on nous pousse encore. On hurle, on frappe, on nous fait entrer dans des bâtiments bas, en bois. On m'indique un endroit, et comme je ne comprends pas, je reçois deux coups de plus et tombe à genoux. D'autres femmes me relèvent et me font asseoir. Moi, je ne comprends rien. Je pleure de terreur.

Personne ne me console, mais tout est tellement effrayant que je n'arrive pas à m'arrêter. Je ne comprends rien. Où suis-je ? Qui sont ces gens ? Pourquoi nous font-ils ça ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Est-ce que ça pourrait être du théâtre ? Non ! Cette fillette, ils l'ont vraiment tuée, pour de vrai. Ce n'est pas possible que ce soit du théâtre. Alors qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? ! Pourquoi ces femmes en noir frappent-elles si fort ?

— Qu'est-ce que c'est ? Où est-ce qu'on est ?

Je ne me rends même pas compte que j'ai posé la question à voix haute.

— C'est un camp de concentration, ma petite, me répond une femme en français, avec un soupir. Le camp de Ravensbrück.

Un camp de concentration ? ! Mais c'est impossible ! Ça n'existe plus depuis longtemps, non ? Ou alors... si ? Je me souviens soudain des paroles de Herr Schlosser et sens que je vais m'évanouir. Une gifle violente me ramène à moi.

— N'y pense même pas ! Ils te jetteraient vivante dans un four !

Uwe Weber

Je m'appelle Uwe Weber. Je viens d'une assez vieille famille allemande, mais son histoire ne m'intéresse pas. Hier, j'ai eu quatorze ans. Ça ne change pas grand-chose. Pendant les vacances, je vis chez mes parents ; le reste du temps, je suis à l'école. Il existe en Suisse un établissement qui s'appelle Graswangtal.

Je suis resté bouche bée le jour où un accompagnateur de l'école s'est présenté chez nous en personne, une invitation à la main.

En Allemagne, ça ne se fait pas. Les invitations et tous les papiers arrivent par la poste. Alors, voir débarquer cet accompagnateur m'avait laissé perplexe. Ses paroles sur une école de sorcellerie m'avaient encore plus surpris. On aurait dit un conte, un truc sorti d'un roman de fantasy. Pourtant, mes parents avaient pris l'affaire très au sérieux, allez savoir pourquoi. Moi, à ce moment-là, je trouvais

que ça ressemblait à une vaste blague. Mais j'ai accepté de partir. Il faut dire que, visiblement, on ne me demandait pas vraiment mon avis.

Les « sorciers » ont décidé de commencer par un voyage à Auschwitz. Au début, je n'en comprenais pas la raison, mais Herr Schlosser sait très bien expliquer les choses. Il nous a raconté le rôle qu'avaient joué les sorciers allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour être franc, je me serais très bien passé de le savoir. Je serais resté chez moi, à jouer à la console, sans rien connaître de ce qui s'était passé autrefois.

C'était il y a deux ans, et pourtant je m'en souviens aujourd'hui comme si c'était hier. Des cars nous avaient conduits jusqu'au mémorial. L'endroit était effrayant, vraiment effrayant. Les portes, les bâtiments, l'inscription au-dessus de l'entrée... Tout ce que je connaissais par les photos, sauf que cette fois, nous étions vraiment devant.

— Vous allez maintenant voir ce que cette terre conserve en elle, a déclaré Herr Schlosser.

Il a fait un geste de la main et, tout à coup, l'espace vide s'est rempli de gens. Ils avaient l'air parfaitement réels : très maigres, vêtus de tenues rayées, ils avançaient péniblement. Des mères avec leurs enfants, des vieillards et d'autres encore venaient en sens inverse... Ils avaient du mal à mettre un pied devant l'autre, mais les gardiens habillés de noir les « aidaient » à coups de bâton ou de ceinture et les poussaient, les poussaient toujours vers je ne sais où...

— C'est là que se trouvaient les chambres à gaz, a dit doucement Herr Schlosser. On y tuait les gens, puis l'équipe chargée des morts...

— Non ! Nooon ! Arrêteez ! a hurlé une fille si fort que j'ai sursauté.

Herr Neumann est arrivé et a emmené la fillette, qui n'en pouvait plus. Elle sanglotait à fendre l'âme. Elle comprenait donc parfaitement ce qu'elle voyait. Mais comment ? Moi, j'étais sous le choc et je ne comprenais pas pourquoi on nous montrait tout cela.

La visite a duré deux heures. Pendant ce temps, on nous a montré beaucoup de choses : d'effroyables entrepôts, des chambres à gaz, des crématoires, des fosses où l'on déversait les cendres. J'avais terriblement peur. Et puis, d'un coup, j'ai compris : c'étaient des Allemands qui avaient fait ça. Des gens comme moi ! Mais pourquoi ? Pourquoi ?!

Nous sommes rentrés chez nous complètement abattus. Je voulais oublier tout

ce que j'avais vu, ne plus jamais y repenser. Mais je savais que les images d'Auschwitz reviendraient dans mes cauchemars, plus d'une fois. Et une autre chose était certaine : jamais, au grand jamais, je ne voudrais du pouvoir à un tel prix. À aucun prix, d'ailleurs ! Ce camp était vraiment trop effrayant. Alors, finalement, cette excursion était peut-être une bonne chose.

Après ça, j'ai commencé à prendre la sorcellerie beaucoup plus au sérieux, alors que je n'avais que douze ans. C'est sans doute pour cela que je suis parti à l'école presque sans protester. La seule chose qui m'ennuyait, c'était qu'on nous avait confisqué les appareils électriques. On disait qu'ils risquaient d'exploser. Moi, je l'avais cru, mais un de mes camarades, non. On l'a appris en entendant une explosion dans sa valise.

À douze ans, je n'étais pas un enfant gâté. Plutôt débrouillard, même. Alors j'ai pris les interdictions avec philosophie : pas de baladeur ? Je lirais un livre. Ma console me manquait quand même, mais bon, on ne peut pas tout avoir. Et je ne voyais toujours pas à quoi cette magie allait pouvoir me servir.

Pour rejoindre Graswangtal, on passe par Genève. De là, un car nous conduit directement à l'école. Ce qui est curieux, c'est que personne ne cherche à dissimuler l'existence de cette école. Il n'y a aucun grand secret. Les sorciers travaillent aussi bien dans le civil que dans l'armée, et ceux qui le savent ne s'en étonnent pas. Les gens ordinaires, eux, ne s'intéressent pas du tout à la sorcellerie. Moi, par exemple, je serais incapable de dire qui est notre président en ce moment. Ça ne m'intéresse pas. Le chancelier, on en entend parler, mais le président... Eh bien, pour la sorcellerie, c'est pareil : ceux qui ont besoin de savoir savent.

Notre école se trouve dans un coin isolé, mais magnifique : trois lacs, le mont Rübzahl et la Forêt des Contes. Cette dernière n'a d'ailleurs rien d'un conte de fées, puisqu'il est interdit de s'y promener seul. Pendant les deux premières années, en tout cas. Après... après, ça dépend. Mais je m'égare...

L'école est un bâtiment trapu de trois étages. Herr Schlosser nous a raconté que c'était autrefois un château, ou quelque chose comme ça ; je n'ai pas vraiment écouté. On nous loge dans des chambres prévues pour une ou deux personnes. Ceux qui veulent partager leur chambre peuvent le demander. Les jumeaux, par exemple. Moi, je vis seul. Je n'aime pas trop la compagnie.

La première année a été la plus difficile, même si j'ai fini par m'y habituer. C'était surtout la vie quotidienne qui me posait problème : à douze ans, on ne

s'attend pas vraiment à devoir se débrouiller tout seul, et là... Il fallait s'habituer à tant de choses, trouver le temps de tout faire... La deuxième année a été plus facile. Ou du moins plus familière.

Et maintenant que j'ai quatorze ans, mes problèmes sont d'un tout autre genre. Je suis tombé amoureux de Laura Schnittke. Elle avait l'air d'une chouette fille. Elle en avait l'air, seulement.

Pendant six mois, à l'école, Laura a eu l'art de me laisser sans voix, l'air de rien, tout en me poussant méthodiquement au bord de la crise de nerfs. Heureusement que nous n'avons jamais essayé de partager une chambre ! Ça aurait été la guerre. Au début, elle était gentille et souriante. Mais après les vacances, on aurait dit qu'un démon s'était emparé d'elle. Oui, d'accord, c'est ma faute si nous nous sommes peu vus pendant un mois et demi : mes parents m'avaient emmené en vacances à la mer. Mais je l'avais prévenue !

Depuis les vacances, Laura critique tout ce que je dis, au point que je préfère l'éviter. J'ai de plus en plus l'impression qu'elle ne veut plus être avec moi. Je ne sais pas quoi faire de tout ça, même si, petit à petit, j'en ai assez. Elle cherche sans doute à se venger de quelque chose, mais de quoi ? Aucune idée... Il faudra que j'en parle à mes parents.

À force de penser sans arrêt à Laura, je m'embrouille. J'ai même l'impression de raconter deux fois les mêmes choses. Je devrais me concentrer sur mes études plutôt que sur une fille, mais impossible de penser aux cours. Comment fait-elle pour que je sois toujours celui qui a tort ?

C'est donc dans cet état d'esprit que je pars pour les vacances d'automne, avec une furieuse envie de demander conseil à mes parents. Et, si possible, d'obtenir un « mode d'emploi » pour les filles comme Laura. Ce n'est quand même pas possible ! Qu'est-ce qu'elle veut ? Qu'est-ce qui lui manque ?